

Burton, John W., *World Society*, Cambridge University Press, Cambridge, 1972, xii + 180 p.

Myron J. Frankman

Volume 6, numéro 3, 1975

Les partis communistes d'Europe occidentale

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/700581ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/700581ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Frankman, M. J. (1975). Compte rendu de [Burton, John W., *World Society*, Cambridge University Press, Cambridge, 1972, xii + 180 p.] *Études internationales*, 6(3), 389–391. <https://doi.org/10.7202/700581ar>

## LIVRES

### 1. COMPTES RENDUS

BITTMAN, Ladislav, *The Deception Game, Czechoslovak Intelligence in Soviet Political Warfare*, Syracuse University Research Corporation, Syracuse, 1972, 246p.

Il est difficile d'écrire un compte rendu sur un livre dont l'apport à la science politique et à l'histoire du type documentaire est secondaire. Le sujet lui-même est assez rare et de plus, il est présenté comme un genre d'autobiographie sans documents à l'appui. Ceci ne veut pas dire que l'auteur nous présente un sujet monté de toutes pièces ; loin de là, car les événements décrits, les photos, et les références données nous indiquent qu'il s'agit d'un thème sérieux. Mais quel peut être l'apport d'un ouvrage qui décrit les activités d'espionnage et de contre-espionnage, de *dity tricks* auxquels se livrent les deux super-puissances et dont la Tchécoslovaquie a été appelée à participer pour les Soviétiques ?

Le rôle des moyens de communication aujourd'hui nous permet de saisir l'importance d'être au courant du « jeu de déception » que jouent les petites, moyennes, grandes et super-puissances ; le « jeu » en fait a toujours existé, sauf qu'au XX<sup>e</sup> siècle il peut atteindre le citoyen dans son salon. L'ouvrage de Bittman peut alors servir de base d'étude pour répondre à des questions du genre : le lien entre les moyens de communication et la politique, entre l'opinion publique et la politique étrangère et ainsi de suite. De toute façon, tout ce que l'auteur décrit sur l'organisation, les méthodes et les moyens utilisés, cesse de servir le moment où c'est rendu public et le système est réorganisé. L'utilité d'un livre comme celui de Bittman est limitée dans le temps et l'espace.

Pour ceux qui s'intéressent à une description du « jeu de déception » où un petit pays

sert de pion dans un plus grand jeu, cet ouvrage est fort intéressant. Bittman nous fait l'historique du département de « désinformation », analyse des cas où il participa lui-même à leur préparation et leur mise en œuvre, et décrit l'organisation de ce département. Il démontre aussi le degré de pression et d'interférence des Soviétiques dans ce département, dont ils se servent comme outil beaucoup plus pour leurs propres fins que pour la Tchécoslovaquie. C'est une conclusion qui était connue, cependant, depuis longtemps. Mais si l'ouvrage aide à prendre conscience d'un aspect de politique étrangère peu connu et du degré d'ingérence que peut exercer une super-puissance sur un petit pays, il aura servi tout de même.

Stanislav KIRSCHBAUM

*Département de Science politique,  
Collège Glendon, York University*

BURTON, John W., *World Society*, Cambridge University Press, Cambridge, 1972, xii + 180p.

Cet ouvrage constitue essentiellement une introduction aux relations internationales et est destiné aux étudiants qui débutent dans cette discipline. Trois ouvrages précédents : *International Relations : A General Theory* (1965), *Systems, States, Diplomacy and Rules* (1968) et *Conflict and Communication* (1969) ont déjà consacré la réputation de l'auteur ; ce dernier volume, en fait, synthétise et poursuit l'œuvre déjà achevée. L'approche de Burton est interdisciplinaire et insiste primordialement sur la théorie des systèmes. Le thème principal qui soutient tout l'ouvrage, souligne que l'étude des relations internationales ne saurait être confiée à étudier uniquement l'analyse des

interactions entre les nations ou entre les autorités supranationales mais doit aussi considérer l'influence de la conduite des groupes et institutions de chaque nation sur la politique étrangère. Ainsi, les relations internationales doivent devenir l'étude de la société mondiale.

Burton croit en la possibilité imminente d'une étude scientifique en toute liberté de la politique et de la société basée « sur les patterns universels de réponse du milieu » (pp. 8 et 9). Une approche qui n'envisage l'homme comme uniquement un être répondant plutôt que comme un être qui peut créer ou développer des initiatives, ne peut arriver à comprendre adéquatement le système de comportement. Plus encore, la simple assertion d'offrir une approche personnelle dite « scientifique » (p. 73) ne peut suffire à discréditer les autres écoles de pensée ou les vues dissidentes d'autrui.

Il réside une certaine contradiction quant à l'optique de Burton pour l'analyse historique. Sa position générale fait preuve d'un dédain virtuel pour le recours à l'histoire, ainsi qu'il nous le souligne dans le paragraphe final de l'ouvrage : « Nous n'avons pas étudié l'histoire mondiale. Cela nous aurait simplement renseigné sur les politiques et les usages, les résultats de ceux-ci n'étant pas toujours bien ce dont on s'attendait. » (p. 173) Ailleurs, il soutient qu'un médiateur compétent et habile dans les techniques d'approche comportementale quant à la résolution des conflits doit éviter d'acquérir quelque connaissance préalable du conflit où exercer sa médiation : « Un important principe de médiation consiste à ne posséder de source d'information qu'uniquement des parties concernées. » (p. 159) Encore que pour comprendre pourquoi certains groupes ne désirent pas négocier, ou pour être certain que tous les groupes seront inclus dans la négociation, comme l'auteur insiste judicieusement, il faut disposer de tous les intrants de l'information historique. Plus avant, il adopte une position presque dé-

terministe se rapprochant de celle de « l'histoire est destinée » lorsqu'il observe que « lorsque le décideur officiel est le Président, le décideur actuel est un résultat d'une longue et complexe démarche. » (p. 117) Comme l'auteur le fait avec confiance, si nous pouvons assurer qu'une équipe d'individus peut acquérir l'habileté nécessaire pour parvenir à une médiation impartiale, pourquoi nous faut-il assumer de toute nécessité que la connaissance historique doive conduire à préjuger d'une solution ?

Dans l'optique de Burton le rôle d'un habile médiateur est de convaincre les opposants que la résolution de leur conflit exige ce qu'il nomme « *a variable sum outcome* » plutôt qu'« *a fixed sum outcome* » : ainsi, tous les groupes peuvent gagner, alors qu'autrement certains groupes gagnent au détriment d'un échec chez les autres groupes. Mais quoiqu'il arrive, un camp peut envisager que le gain de l'un ou de l'autre n'est pas acceptable. Plus encore, il apparaît que Burton croit qu'une discussion commune de tous les groupes ne présente aucune difficulté sérieuse. Il suggère qu'il y a des patterns communs dans tous les conflits et dans leur résolution, et que c'est « la démarche historique » que nous devons comprendre. En fait, l'un de ces patterns veut que les autorités légalement installées empêchent généralement les négociations avec les groupes terroristes. On peut aussi souhaiter que l'auteur ait présenté quelque scénario qui illustre la façon de régler le conflit d'Irlande du Nord ou celui entre Israël et les Palestiniens.

Burton nous offre un texte clair, concis, de lecture facile, qui sert bien ses assertions et son propos, et qui est fort stimulant pour les discussions des étudiants. Cependant, les sources bibliographiques du volume, qui en constituent son mérite, engendrent en même temps ses faiblesses : plusieurs explications sont trop brèves et parfois simplistes ; d'autre part, les exemples concrets sont trop limités. La discussions de l'approche

des systèmes sont également trop brèves, ne contenant ainsi aucune notion de l'existence de propositions d'analyse relativement au comportement des systèmes.

Myron J. FRANKMAN

*Département d'économique,  
Université McGill*

CALLOT, Émile, *Les trois moments de la philosophie théologique de l'histoire*, La Pensée Universelle, Paris, 1974, 379p.

Comment la philosophie de l'histoire est-elle possible ? Voilà la question initiale que pose l'auteur. Ou, pour être plus précis, comment est-ce qu'on peut élaborer une philosophie de l'histoire qui soit plus qu'une philosophie positive de l'histoire ? Cette dernière est conçue comme étant le dernier mot de l'historien, non pas une interprétation du donné historique, mais des assertions générales ; dans la terminologie de Vico, un *factum*, pas un *verum*. La philosophie, dans le sens propre du mot, c'est une réflexion sur un donné, une raison qui rend compte de l'empirisme historique.

La seule philosophie admissible à fournir une telle explication est une philosophie métaphysique, définie d'après Kant, et concernant les réalités non expérimentées. Et encore, dans l'esprit kantien, l'auteur indique l'exigence d'une transcendance pour illuminer les phénomènes. Mais la transcendance peut être placée soit dans l'homme, soit en dehors de lui. Dans le premier cas, nous avons une anthropologie métaphysique ; dans le second – la transcendance étant l'Être absolu de Dieu – nous avons une philosophie théologique de l'histoire.

Le sujet spécifique de son enquête, comme le titre l'indique, est une catégorie que l'au-

teur appelle la philosophie théologique de l'histoire. Maints penseurs ont développé cette conception, mais l'auteur a trouvé un lien entre trois d'entre eux : Augustin, Vico et Herder. C'est une combinaison géniale de rapprocher ces trois grands penseurs. Cependant, l'auteur maintient que le lien entre ces trois grands hommes est, de par sa nature logique, dialectique. Il y a non seulement une succession temporelle, mais chacune des trois marque un moment dialectique d'une conception théologique de l'histoire, qui épuise les possibilités ouvertes dans cette voie. Ainsi s'exprime la thèse de M. Callot.

Dans la *Cité de Dieu*, Augustin nous présente une histoire du salut de l'humanité, sa création, l'état de cet homme et sa chute. De cette protologie à une eschatologie, l'histoire est dans les mains de Dieu. Ainsi nous trouvons la devise de la philosophie théologique de l'histoire. Pour Augustin, il y a une collaboration entre la foi et la raison, entre une théologie révélée et une théologie naturelle. Et aussi les faits sont expliqués par les principes transcendants parce qu'« en effet, les cités historiques ne sont compréhensibles qu'autant que les cités empiriques sont interprétées en termes de cités mystiques » (p. 131).

Quand on se tourne vers Vico, deuxième moment de la dialectique de la philosophie théologique, nous découvrons les dualités, par exemple, la dualité entre Dieu l'architecte de l'histoire et l'homme l'artisan de l'histoire. La dualité est si bien tranchée que Croce croyait que la philosophie de Vico était un athéisme déguisé. Callot n'est pas d'accord. Vico est méconnu. La Providence est là mais à l'arrière-fond. Pourtant l'histoire est l'histoire de Gentils parce que Vico a mis en « époché » l'Histoire Sainte ; la Providence particulière est hors d'enquête. Avec Vico il y a une séparation de l'histoire sacrée et de l'histoire profane. La conception d'Augustin perd son unité et son universalité.